

ATP 5314

COMTE PAUL DURRIEU

MEMBRE DE L'INSTITUT



L'Union des Couleurs nationales
de la
France et de l'Angleterre
au XIV^e Siècle
en vue de la Conquête de Jérusalem



ÉDITION SPÉCIALE

DE

LA « REVUE HEBDOMADAIRE »

8, RUE GARANCIÈRE

91 p

Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



130179

RTP 5314
Bon amical souvenirs

H. Duruy

L'UNION
DES COULEURS NATIONALES
DE LA
FRANCE ET DE L'ANGLETERRE
AU XIV^e SIÈCLE
EN VUE DE LA CONQUÊTE
DE JÉRUSALEM



La *Revue hebdomadaire* a maintes fois tenu ses lecteurs au courant de ces émouvantes réunions où des voix éloquentes font vibrer l'âme de la France héroïque, ou rendent hommage aux efforts simultanés de notre patrie et de ses valeureux alliés. Souvent même la *Revue* a consacré des pages de son « supplément illustré » à enregistrer, d'après des photographies prises sur place, l'aspect qu'offraient aux regards des assistants telles et telles de ces manifestations patriotiques. Par ces illustrations, on peut, même de loin et après coup, pénétrer, en quelque sorte idéalement, dans les salles de ces réunions, par exemple dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

En examinant attentivement les détails des images en question, on y distingue presque toujours, comme décoration des édifices, toute naturelle en pareilles circonstances, la présence de drapeaux aux couleurs des divers pays, symbolisant par leur rapprochement l'union des nations entre elles pour la défense du Droit, de la Justice et de la Liberté. Et parmi ces drapeaux ne man-

quent jamais d'apparaître, fraternellement juxtaposés, le drapeau de la France et le drapeau de l'Angleterre.

Que l'on entre, d'autre part, dans nombre de nos églises, que l'on aille assister, à Notre-Dame de Paris, à une de ces cérémonies si touchantes, destinées à commémorer ceux qui sont glorieusement tombés pour la Patrie : là encore, on retrouvera côte à côte, déployant leurs plis dans le chœur ou dans les nefs, les drapeaux unis de la France et de l'Angleterre. Mais alors il se mêle au symbolisme des étendards nationaux comme une troisième note : c'est la note chrétienne donnée, sans parler des offices liturgiques, par les ornements habituels des églises, la croix sur l'autel, et dans les représentations du crucifix la couronne d'épines autour de la tête du Christ.

Cette même alliance des drapeaux français et anglais a été encore consacrée, en dehors de bien d'autres épisodes de combats, par un récent événement militaire, salué avec joie dans notre pays comme dans celui de nos alliés : la prise de Jérusalem sur l'adversaire musulman. Les principaux vainqueurs ce furent les Anglais ; cependant, marchant avec les Anglais, il y avait un contingent français, et nos couleurs tricolores ont fait ainsi, elles aussi, leur entrée triomphante dans la ville sainte. Et cette ville sainte, est-il possible d'y songer sans que se présente à l'esprit le troisième élément auquel j'ai déjà fait allusion, celui de l'idée religieuse, avec le souvenir du royaume chrétien de Jérusalem, avec la mémoire du fondateur de cet Etat, du héros franco-belge Godefroy de Bouillon, assumant la responsabilité du pouvoir suprême, sans vouloir toutefois porter une couronne royale « là où le Christ avait porté la couronne d'épines » ?

Or, il y a plus de cinq siècles, dans la seconde moitié de l'année 1395, il s'est trouvé qu'un miniaturiste travaillant à Paris a été appelé à exécuter, pour être placée comme frontispice en tête d'un manuscrit, une peinture allégorique où est justement exprimée une association de

pensées identique à celle que je viens d'exposer et qui est pour nous à l'ordre du jour, une peinture en effet qui montre les couleurs nationales de la France et de l'Angleterre, combinées, dans leur étroit rapprochement, avec un rappel de la pensée chrétienne.

Je suis heureux d'avoir pu donner dans la *Revue hebdomadaire* une reproduction de cette page, que l'on retrouvera ici; et une communication verbale que j'ai faite à son sujet à mes confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au cours d'une de leurs récentes séances, est venue, par l'attention avec laquelle j'ai été écouté, me confirmer dans mon impression que ce témoignage d'un lointain passé présentait un intérêt vraiment très exceptionnel dans les circonstances actuelles.

J'expliquerai plus loin comment il est certain que la peinture en question date bien, ainsi que je l'ai déjà dit, de l'année 1395. A cette époque de la fin du XIV^e siècle, ce qui jouait, comme marques caractéristiques nationales des Etats de l'Europe, le rôle que nous assignons aujourd'hui aux drapeaux, c'étaient les emblèmes héraldiques des blasons. Ces emblèmes étaient, personne ne l'ignore : pour la France, les fleurs de lys d'or sur fond d'azur ; pour l'Angleterre, les léopards d'or sur fond de gueules.

Ces emblèmes avaient d'ailleurs pris place sur les étendards militaires du temps. Quand les miniaturistes du XIV^e siècle et du début du XV^e siècle ont à peindre des armées françaises et anglaises, exécutant des évolutions de guerre, ils nous les montrent marchant sous des drapeaux qui, pour les Français, sont bleus fleurdelysés d'or, et, pour les Anglais, portent, sur une étoffe rouge, les léopards d'or.

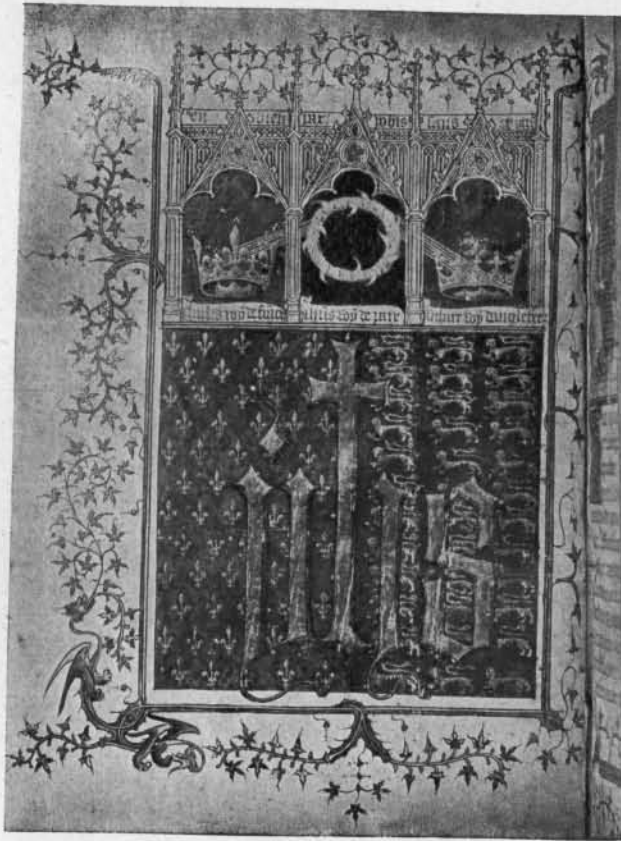
Bien plus, l'Angleterre de nos jours a conservé la tradition. A côté des drapeaux communs à la nation, il y a le grand pavillon royal, qu'en maintes occasions il a pu être donné à nos contemporains français de voir arboré sous leurs yeux, à Paris, ou même encore ailleurs en France.

Dans ce pavillon la constitution du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne a amené, au cours des siècles, l'introduction des blasons de l'Écosse et de l'Irlande ; mais la partie principale, occupant deux des quatre quarts du pavillon, reste toujours le vieux blason spécialement anglais, c'est-à-dire les léopards d'or sur fond de gueules.

Pour en revenir à notre miniature de 1395, la partie inférieure en est occupée par deux grandes bandes verticales, l'une bleue, l'autre rouge, d'égale largeur, juxtaposant, dans toute leur hauteur, un semis des fleurs de lys de France sur le fond bleu et des léopards d'Angleterre sur le fond rouge.

Brochant sur l'ensemble s'enlève en or le monogramme du Christ : J. H. S., dont la haste de l'H central est coupée d'une traverse qui en fait une croix.

Au-dessus de cette juxtaposition de ce qui correspond à ce que seraient, pour notre temps, les drapeaux des deux pays, est simulée une architecture dessinant trois frontons à pinacles de style gothique, tous trois de mêmes proportions. Sous ces frontons, trois couronnes : à droite et à gauche, celles des souverains qui régnaient en 1395 sur la France et l'Angleterre, c'est-à-dire Charles VI et Richard II. La couronne royale de France, fleurdelysée, est à dextre, accompagnée de la devise du roi Charles VI : *En bien* et de son nom : *Charles, roy de France* ; la couronne d'Angleterre est à senestre, également accompagnée d'une devise : *Sans départir* et du nom du souverain anglais : *Richard, roy d'Angleterre* ; chaque couronne se détachant sur le fond héraldique approprié, bleu pour la France, rouge pour l'Angleterre. Entre les deux couronnes royales, sous le pignon du centre, une troisième couronne est peinte sur un fond noir semé de larmes de sang, c'est la couronne terrestre du Christ, c'est-à-dire la couronne d'épines, les larmes de sang rappelant la Passion de Jésus. De cette couronne d'épines s'échappent des rayons d'or qui viennent caresser les deux couronnes



L'UNION DES COULEURS NATIONALES FRANCO-ANGLAISES AU XIV^e SIÈCLE
EN VUE DE LA CONQUÊTE DE JÉRUSALEM
(Miniature peinte à Paris en 1395)

royales de France et d'Angleterre. La couronne d'épines est, elle aussi, accompagnée d'une devise : *Pax vobis* et d'un nom *Jh [es] us roy de paix*.

Le symbole exprimé par la miniature est donc bien net : c'est l'union de la France et de l'Angleterre comme cimentée par le souvenir de cette Passion du Christ, dont Jérusalem fut le théâtre.

Cette explication est corroborée par le contenu du manuscrit dont la miniature forme le frontispice, couvrant dans ce manuscrit tout le verso du premier feuillet du volume, en regard de la page initiale du texte.

Le manuscrit en question appartient au Musée Britannique à Londres, provenant de l'ancienne collection de la couronne d'Angleterre (Ms. Royal, 20, B, vi). C'est l'exemplaire original de dédicace, offert au roi d'Angleterre Richard II, d'un écrit en français composé à l'intention de ce monarque, vraisemblablement sous l'inspiration du roi de France Charles VI ou des conseillers de celui-ci, par un noble chevalier qui était doublé d'un homme d'Etat, et qui a droit par surplus à une place, et à une place brillante, dans l'histoire littéraire, Philippe de Mézières.

Philippe de Mézières (ou de Maizières, suivant l'orthographe généralement adoptée autrefois) est une des plus intéressantes, en même temps que des plus pures figures du XIV^e siècle. Né sans doute vers 1326, d'une famille de Picardie qui tirait son nom du château de Mézières-en-Santerre, dans la Somme, il quitta son pays familial pour embrasser la carrière des armes. Celle-ci lui fit parcourir non seulement la majeure partie de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'à Königsberg, mais aussi l'Orient méditerranéen, et le conduisit, une fois qu'il fut devenu chevalier, à jouer un rôle très actif dans des affaires de politique internationale de première importance. Une grande pensée, à laquelle il se consacra de toute l'ardeur de son âme, domine la carrière de Philippe de Mézières : c'est

le désir de faire renaître l'élan d'où étaient sorties les croisades et d'amener la chrétienté à se coaliser pour entreprendre à nouveau le « saint passage d'outre-mer » afin de délivrer Jérusalem et la Terre sainte, en arrachant cette contrée sacrée au joug des musulmans.

Un des moyens qui lui parurent le plus propre à amener le triomphe de ses idées fut un projet de fondation d'un ordre chevaleresque accessible aux diverses classes de la société chrétienne, la « Chevalerie du Crucifix », ou « Chevalerie de la Passion de Jésus-Christ » (1). Pendant de longues années il caressa ce rêve, qu'il ne devait jamais voir se réaliser.

En attendant, il sut agir, soit en participant à des opérations militaires, soit plus encore peut-être en se dépeçant en discours éloquents, ou en écrits multiples pour susciter partout des bonnes volontés.

Il n'avait guère plus de vingt ans que déjà il s'était rendu en Orient. C'est, affirme-t-il, au cours d'un pèlerinage fait alors à Jérusalem, qu'une inspiration céleste lui suscita l'idée de fonder son ordre. Il se fixa ensuite dans l'île de Chypre. Pierre I^{er} de Lusignan, étant devenu roi de Chypre en 1360, le choisit comme chancelier de son royaume et l'emmena avec lui dans la tournée qu'il fit, pour demander leur concours contre les musulmans, auprès des principaux souverains de l'Europe. L'assassinat de Pierre I^{er} de Lusignan à Nicosie, en Chypre, dans la fatale nuit du 16 au 17 janvier 1369, vint par contre-coup interrompre pour Philippe de Mézières la continuation de sa fortune dans les pays orientaux. Il se décida à rentrer en France, où le roi Charles V, appréciant le

(1) Entre autres points, cet ordre devait se distinguer des autres ordres qui l'avaient précédé en Orient, tels que ceux des Hospitaliers (plus tard connus sous le nom de chevaliers de Malte) et des Templiers, par deux particularités notables. D'une part, l'ordre était ouvert à la bourgeoisie aussi bien qu'à la noblesse; d'autre part, au lieu d'imposer aux membres de l'ordre le célibat obligatoire, Philippe de Mézières voulait au contraire que ceux qui iraient en Orient fussent mariés.



mérite de l'ancien chancelier du royaume de Chypre, lui donna le titre de conseiller et lui confia l'éducation de ses deux enfants, dont l'aîné, le dauphin, devait être le roi Charles VI, et le second, le duc Louis d'Orléans. Ces fonctions lui laissèrent d'ailleurs des loisirs et il put employer une partie de son temps à écrire des compositions littéraires dignes d'estime, dont la plus importante fut le *Songe du Vergier*.

Philippe de Mézières joignait à la pratique de toutes les vertus des sentiments d'une haute piété. Il est un de ceux, d'après certains témoignages, qui ont le plus contribué à faire adopter en Occident la célébration d'une fête liturgique auparavant restée propre à l'église d'Orient : la fête de la Présentation de la Vierge. Après la mort de Charles V son protecteur, Philippe de Mézières, réalisant un dessein déjà formé, paraît-il, antérieurement dans son esprit, quitta le monde pour toujours et se retira aux Célestins de Paris. Il y passa dévotement les dernières années de sa vie, jusqu'à son décès, survenu le 29 mai 1405, et c'est aux Célestins qu'il eut son tombeau, sépulture dont un très beau reste, une admirable plaque de cuivre gravée, portant, entre autres figures, un portrait de l'ancien chancelier de Chypre en prières devant la Vierge, se trouvait, naguère encore, conservé dans l'église abbatiale de Saint-Denis, où la pièce était venue des Célestins à la suite de la Révolution et après la Restauration (1).

Dans son apostolat en faveur de la délivrance de la Terre sainte, Philippe de Mézières se heurtait contre un obstacle dont il reconnaissait toute la gravité ; c'étaient les dissensions, les guerres qui armaient les uns contre les autres les princes chrétiens ; c'était en particulier la lutte si prolongée, que nous avons pris l'habitude d'appeler « la Guerre de Cent ans », entre la France et l'Angle-

(1) Une reproduction en couleurs de cette admirable plaque a été donnée par Albert Lenoir, dans la *Statistique monumentale de Paris*, tome II (Paris, 1867, grand in-folio), *Célestins*, planche IX.

terre. Le chancelier de Chypre ne pouvait trop déplorer de telles « malédiction ».

Philippe de Mézières touchait à sa soixante-dixième année et était depuis longtemps déjà retiré aux Célestins de Paris, lorsque, vers le milieu de 1395, les conditions semblèrent se modifier avantageusement, en laissant se dessiner la perspective d'un rapprochement définitif capable d'aboutir à une alliance entre la France et l'Angleterre. En effet, le roi d'Angleterre Richard II faisait faire des ouvertures en vue d'un mariage pour lui avec la fille du roi Charles VI, Isabelle de France, bien que cette princesse n'eût qu'à peine huit ans. Philippe de Mézières s'arracha à sa vie de retraite pour prêter à la poursuite de la combinaison l'appui de son talent d'auteur. C'est alors qu'il composa et fit calligraphier avec une grande recherche d'élégance décorative le manuscrit aujourd'hui au Musée Britannique, qui renferme notre peinture. Écrit sur deux colonnes, le texte du manuscrit, débute par cet intitulé dont les lignes sont tracées alternativement en caractères d'or, bleus et rouges : « Une povre et simple épistre d'un vieil solitaire des Célestins de Paris adressant à très excellent et très puissant, très débonnaire catholique et très dévot prince Richard, par la grace de Dieu, roy d'Angleterre, etc., etc., pour aucune confirmation tele quele de la vraye paix et amour fraternele du dit roy d'Angleterre et de Charles, par la grace de Dieu, roy de France. »

L'écrit de Philippe de Mézières a été analysé par le feu baron Kervyn de Lettenhove (1), dans le tome XV de son édition des *Œuvres de Froissart*, où la miniature initiale se trouve incidemment décrite en quelques mots par

(1) Membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de l'Institut de France, père du baron H. Kervyn de Lettenhove, aujourd'hui également correspondant de l'Institut, qui a tant fait pour l'histoire de l'Art et qui est l'auteur du beau livre, si émouvant, sur *la Guerre et les Œuvres d'art en Belgique*, publié en 1917, à la librairie G. Van Oest.

dans sa tombe des Célestins de Paris. Et voici maintenant que la récente prise de Jérusalem vient de faire entrer dans le domaine de la réalité l'espoir de Philippe de Mézières, de voir un jour les couleurs nationales de la France et de l'Angleterre unies pour le retour de la Terre sainte à la domination chrétienne.

La miniature qui fut peinte à Paris en 1395, à l'intention du roi d'Angleterre Richard II, n'a donc plus seulement un simple intérêt de souvenir historique ; elle se trouve en quelque sorte avoir revêtu un caractère de symbole prophétique qui est devenu tout à fait d'actualité.

Comte PAUL DURRIEU



IMPRIMERIE DE VAUGIRARD

H.-L. MORRI, Directeur

12-13, Impasse Ronsin, Paris.
